

les recherches archéologiques

histoire, bilan

Le Mali peut s'enorgueillir d'avoir édifié au Moyen Âge (IX^e-XVI^e siècles) de puissants empires, vantés par les chroniqueurs arabes, les tarikhhs locaux et chantés par des générations de griots. Cependant, ces écrits ou ces récits ne concernent que quelques moments privilégiés dans la longue trame des événements de ce pays. De grandes pages de l'Histoire et surtout de la protohistoire et de la préhistoire sont entièrement méconnues. Depuis près d'un siècle, l'archéologie tente progressivement de combler ce vide. Sous la domination coloniale, les résultats furent très divers, parfois même contestables. Ensuite, les efforts des missions étrangères conjugués à ceux des chercheurs nationaux aboutirent à une approche plus scientifique des problèmes et bouleversèrent bien des données sur la connaissance de ce pays. Aujourd'hui, après vingt ans d'indépendance, conscients de la richesse de leur passé, les cadres de l'archéologie malienne semblent à la recherche d'un second souffle qui sous-tendrait la réalisation effective des programmes récemment tracés par la direction du patrimoine, puis repris par l'Institut des sciences humaines, actuel pivot des activités de recherches.

un siècle de recherches

les premières fouilles archéologiques : des expériences inégales

De la pénétration coloniale aux années cinquante, la recherche archéologique au Soudan est très sporadique. Elle se fait au hasard des rencontres, au gré des nominations sous la bannière des premiers militaires et administrateurs, puis avec le concours des ingénieurs, médecins, directeurs d'école. Parmi ces pionniers, un nom qui s'impose rapidement : Desplagnes avec ses fouilles des tumulus du Killi et d'El-Oualadji révélant, sous ces tertres artificiels encore appelés localement « buttes de chef », un original mode d'inhumation pré-islamique (1).

En fait, ces premières fouilles concernent surtout la zone sahélienne près du fleuve Niger, où les sites anciens se pressent par centaines. Ils sont plus évidents dans le relief, mieux conservés que dans la zone de savane, mais plus vulnérables. Un exemple tristement célèbre, celui de Tondidaru, près de Niafunké, où s'élevait un ensemble exceptionnel de

mégalithes gravés. Le gisement est complètement massacré en 1931-1932 par un amateur, H. Clérissé, journaliste à l'Intransigeant. Le sol bouleversé, les plus « beaux » spécimens sont ramenés en France, à Dakar, d'autres seront découpés en bancs pour agrémenter les jardins du gouverneur à Kuluba et ceux du commandant de Niafunké (2). L'irréparable était fait.

On s'intéresse beaucoup à la question de l'emplacement de l'ancienne capitale de l'empire du Mali. Gaillard, s'appuyant sur les traditions orales, et Vidal explorent les premiers le site de Niani sur le Sankarani, aujourd'hui en Guinée (3).

Au même moment, la préhistoire sort de l'ombre avec quelques érudits infatigables, notant minutieusement les emplacements des gisements et récoltant des échantillons. Ce sont F. de Zeltner, R. Furon, G. Waterlot pour la partie occidentale du pays; P. Laforgue, Th. Monod, H. Lhote pour le Sahara soudanais particulièrement riche dans l'Azawad et le Tilemsi. En 1927, Th. Monod découvre près d'Asselar, un « homme fossile » dans une formation sablo-gréseuse renfermant des restes d'une vie animale incompatible avec le biotope actuel. Étudié par Boule et Valois en 1932, ce fossile fut « longtemps considéré comme paléolithique ou épipaléolithique et le plus ancien représentant des Négroïdes ». En fait, une évaluation récente au C 14 le rattache au néolithique (4).

Hormis les chercheurs de trésors, tous ces efforts individuels sur le terrain modifient les conceptions des Européens sur l'Afrique noire et conduisent à une prise de conscience de l'intérêt d'une recherche plus scientifique.

des recherches plus systématiques

En 1950, la création d'un Centre Ifan à Bamako donne au Soudan français la structure de recherche et de conservation qui lui manque. Sous la conduite de l'archéologue G. Szumowski, envoyé à Bamako en septembre 1951, des recherches systématiques sont entreprises dans le Macina, autour de Mopti où plusieurs buttes sont partiellement fouillées (Fatomma, Kami, Nantaka, Kelehéré) et plus à l'ouest, entre Monimpebugu et Bulel, dans la région de Segu. Dans le même temps, il ouvre plusieurs chantiers

logiques au Mali

an, problèmes et perspectives

dans les environs de Bamako (abri-sous-roche de Kurunkorokale, grotte du Point G, « pseudo-tumulus » de l'Oueyanko, Bankoni, Moribabugu, Ngomi, tombeaux de Diguidiguiba) (5).

R. Mauny, alors à la tête de la section d'archéologie-préhistoire de l'Ifan à Dakar, fait plusieurs missions au Mali. En 1950, s'intéressant à la question des grandes villes médiévales, il pratique une fouille à Gao ancien et à son cimetière de Sané où venaient d'être découvertes les premières stèles épigraphiques et datées du Mali. Il y revient en 1952, se rendant aussi à Es Souk, l'ancienne Tademekka, dans l'Adrar des Iforas. La même année, il fait connaître l'industrie des deux gisements néolithiques de Karkarichinkat, dans le Tilemsi. Les recherches dans la région de Niafunké et de Goundam reprennent sous sa direction de novembre 1954 à février 1955. Au cours de cette importante mission, plusieurs buttes et tumulus font l'objet de fouilles : **Djimdjim**, Koï Gourèye, Tondia et surtout Kouga qui fournit la première datation au C 14 : 950 ± 150 (6).

Le matériel recueilli lors de ces fouilles est considérable, surtout une énorme production céramique dont l'étude typologique n'a jamais été systématiquement entreprise.

(1) DESPLAGNES (L.). — Étude sur les tumuli du Killi dans la région de Goundam, *l'Anthropologie*, 1903, pp. 151-172. Du même auteur, Fouilles du tumulus d'El-Oualadji (Soudan), *Bulletin IFAN*, 1951, pp. 1159-1173. Le mobilier, conservé dans le département d'Afrique noire du musée de l'Homme, est étudié par LEBEUF (A.M.D.) et PAQUES (V.), *archéologie malienne*, collection Desplagnes, *Catalogues du musée de l'Homme*, Série C, Afrique noire, I, 1970.

(2) Lire le résumé dans MAUNY (R.), *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age*, *Mémoire de l'IFAN*, n° 61, 1961, pp. 129-134.

(3) VIDAL (J.). — Au sujet de l'emplacement de Mali, capitale de l'ancien empire mandingue, *B.C.A.O.F.*, 1923, pp. 251-268. Du même auteur, *Le véritable emplacement du Mali*, *Id.*, pp. 606-619. GAILLARD (M.). — Niani, ancienne capitale de l'empire mandingue, *B.C.A.O.F.*, 1923, pp. 620-636. Une récente synthèse vient de paraître en Pologne : FILIPOWIAK (W.). — Études archéologiques sur la capitale médiévale du Mali, *Museum Narodowe-Szczecin*, 1979, 316 p.

(4) BOULE (M) et VALLOIS (H.-V.). — L'homme fossile d'Asselar (Sahara), *Arch. de l'Inst. de Paléont. hum.*, *Mém.* n° 9, 1932, 90 p.

(5) SZUMOWSKI (G.). — Fouilles à Fatoma, région de Mopti, *Notes africaines*, n° 64, 1954, pp. 102-108. Fouilles à Kami et découvertes dans la région de Mopti, *Notes africaines*, n° 67, 1955, pp. 65-69. Fouilles de Nantaka et à Kélébéré, *Notes africaines*, n° 70, 1956, pp. 33-38. Fouilles de l'Abri-sous-roche de Kouroukorokale, *Bulletin IFAN*, T. XVIII, 3, 4, 1956, pp. 462-509. Fouilles au nord du Macina et dans la région de Ségou, *Bulletin IFAN*, T. XIX, série B, n° 1-2, 1957, pp. 224-258. Pseudotumulus des environs de Bamako, *Notes africaines*, n° 75, 1957, pp. 67-73 et n° 77, 1958, pp. 1-11. Toujours du même auteur, *Les tombeaux de Diguidiguiba*, *Journal de la Société des Africanistes*, T. XXXI, fasc. I, 1961, pp. 97-107.

(6) Tous les sites médiévaux sont passés en revue dans MAUNY (R.). *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age*, 1961, pp. 92-118.

(7) L'ouvrage a été réimprimé en 1967 par Swets & Zeitlinger N.V., Amsterdam.

On peut regretter le caractère trop superficiel de certaines de ces fouilles, notamment sur le plan de la stratigraphie. En fait, l'archéologie française ouest-africaine en était encore au stade de l'expérimentation et elle ne bénéficiait pas des nombreuses techniques d'analyse qui se sont depuis largement développées. Les jugements quelque peu sévères qui ont été portés sur G. Szumowski ne peuvent cependant faire oublier son colossal travail d'inventaire et de classement entrepris au niveau du Centre Ifan de Bamako. Il eut encore le mérite de publier rapidement les résultats de ces recherches.

Ces nouveaux documents fournis par l'archéologie du Soudan, ajoutés aux anciennes données, devaient entrer pour une grande part dans la remarquable synthèse de R. Mauny, *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age*, parue à la veille de l'Indépendance (7).

L'étude des périodes plus anciennes de la préhistoire, encore trop fragmentaire, menée derrière les topographes et les géologues, n'a pas son semblable.

une nouvelle collaboration

Avec l'Indépendance, la recherche archéologique connaît un certain frein au Mali pendant quelques années. Devant les impératifs de la construction nationale, il y a des priorités plus urgentes. En plus, il n'y a pas d'archéologues. Ce fut un des torts des responsables du Centre Ifan du Soudan d'avoir négligé d'aider les jeunes Maliens à se former à la recherche archéologique. Ce Centre étant supprimé, le Mali se dote, en septembre 1962, d'un Institut de recherches en Sciences humaines : l'Ishm, relevant du Conseil Supérieur de la Recherche auprès du ministère de l'Éducation nationale, avec une Division histoire et civilisation.

Il faut attendre 1963 avec A. Gallay pour voir reprendre les sondages, puis les fouilles.

A partir de 1964, une équipe pluridisciplinaire hollandaise de l'Institut d'anthropobiologie d'Utrecht, en coopération avec l'Institut des Sciences humaines, se lance dans l'étude de la falaise dogon, près de Sanga. Il s'agit de déterminer l'identité des populations habitant la contrée avant les Dogon actuels, d'examiner les vestiges matériels laissés par ces populations dans les grottes. En fait, cinq expéditions seront exécutées par cette équipe (1964-1965-1966-1967-1971) permettant la fouille de 29 grottes dans la région de Sanga, ainsi que 5 grottes dans la région de Nokara et de Hombori, plus à l'est. Pendant près de huit ans, c'est la seule grande mission étrangère au Mali, collaborant étroitement avec les laboratoires. Plusieurs études ont paru sur cet important travail et le

matériel fut restitué au Musée national de Bamako (8).

Au début de l'année 1972, A.B. Smith du Département d'anthropologie de l'Université de Californie de Berkeley, en compagnie de Yaya Coulibaly alors directeur du Musée national, reprend les fouilles à Karkarichinkat (9).

Presque au même moment, Mamadou Sarr, professeur d'histoire et géographie, chef de la Division recherche, entreprend une fouille sur un « toguéré » dans la plaine inondable au nord-ouest de Sévaré. C'est la première fouille conduite par un malien (10).

Toujours la même année, Colin Flight du Centre d'études africaines de l'Université de Birmingham, accompagné de Cheick Oumar Mara de l'Ishm, travaille à Gao-Sané (11).

Avec ces nouvelles missions, la recherche archéologique malienne prenait visiblement une nouvelle tournure.

Elle n'est plus le privilège des anciennes institutions coloniales. Pendant près de vingt ans, il n'existera plus de rapports officiels entre les services maliens concernés et les centres français de recherche. Le Mali s'ouvre à des équipes expérimentées de divers pays, prêtes à collaborer. Cependant, faute d'un programme national ordonné, le choix des sites reste encore rarement malien.

La formation de jeunes chercheurs nationaux est envisagée. Certains participent directement aux travaux sur le terrain, tandis que d'autres sont envoyés à l'étranger : Urss, Pologne.

Surtout, la fouille archéologique acquiert une nouvelle dimension. A la conception traditionnelle orientée vers la recherche sélective se substitue une nouvelle approche : l'objet exhumé compte moins que l'association des divers documents entre eux, au travers des différentes couches d'occupation. La recherche archéologique ne doit plus être une entreprise hâtive mais une opération délicate de

dissection nécessitant une abondance de concours et de moyens. D'autre part, pour éviter les interprétations hasardeuses, on est conscient qu'une telle fouille doit entrer dans un programme à long terme, impliquant plusieurs missions, de préférence sur des sites différents — seul moyen d'évaluer sérieusement les cultures matérielles des sociétés considérées tant sur le plan des pratiques de subsistance que sur celui de l'habitat, des niveaux technologiques. Aussi, les contrats de collaboration s'étendent-ils sur plusieurs années. A ce titre, l'expérience néerlandaise au pays dogon fut particulièrement élogieuse.

On commence aussi à penser à la création d'un centre de recherches archéologiques à Bamako, en jonction avec les structures d'enseignement supérieur et de recherche déjà existantes, en particulier l'École normale supérieure (12).

Pendant trois années encore, cette collaboration avec l'extérieur s'avère fructueuse.

De décembre 1973 à mars 1974, ce sont les fouilles entreprises par G. Liesegang de l'Institut Frobenius de Frankfurt-sur-le-Main avec Klena Sanogo du Musée national de Bamako, de retour d'Urss, sur plusieurs sites protohistoriques des environs de Dogo, dans le cercle de Buguni. C'est la première fouille importante dans le sud du pays (13).

La même année, Colin Flight dirige une seconde mission à Gao-Sané (14).

En 1975, l'Institut d'anthropobiologie d'Utrecht organise une nouvelle mission archéologique dirigée par R.m.a. Bedaux, cette fois-ci dans le Delta intérieur, toujours en collaboration avec Klena Sanogo. Les recherches doivent élucider le problème de l'occupation de deux « toguéré », ou anciennes buttes d'habitation, choisis au cours d'une mission de prospection l'année précédente : Toguéré Doupurl près de Sévaré et Toguéré Galia près de Jenné. Pendant deux semaines, deux étudiants en histoire-géographie de l'École Normale Supérieure assistent aux travaux sur le deuxième site, dans le cadre de la préparation d'un mémoire sur « le Macina, étude historique et archéologique des toguéré » (15).

de grands espoirs

Avec l'arrivée d'Alpha Oumar Konaré, archéologue formé en Pologne, en février 1976, à la tête de la Division du patrimoine historique et ethnographique, la dynamique de la recherche archéologique s'amorce. Cette nouvelle institution, chargée de promouvoir les cultures nationales, relevant de la Direction des arts et de la culture, hérite de la recherche en sciences humaines en général, l'Ishm

(8) Voir surtout : BEDAUX (R.M.A.). — *Tellem, Reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest africain au Moyen Âge : Recherches architectoniques*, *Journal de la Société des Africanistes*, XLII, 2, 1972, pp. 108-185.

(9) SMITH (A.B.). — *Preliminary Report of Excavations at Karkarichinkat nord and Karkarichinkat sud, Tilemsi Valley, Mali, Spring 1972*, *W. Afr. J. Archaeol.*, 5 (1975), pp. 33-55.

(10) SARR (M.). — *La civilisation des Toguérés de la plaine de Sévaré*, *Études Maliennes*, n° 2, 1972, pp. 2-16.

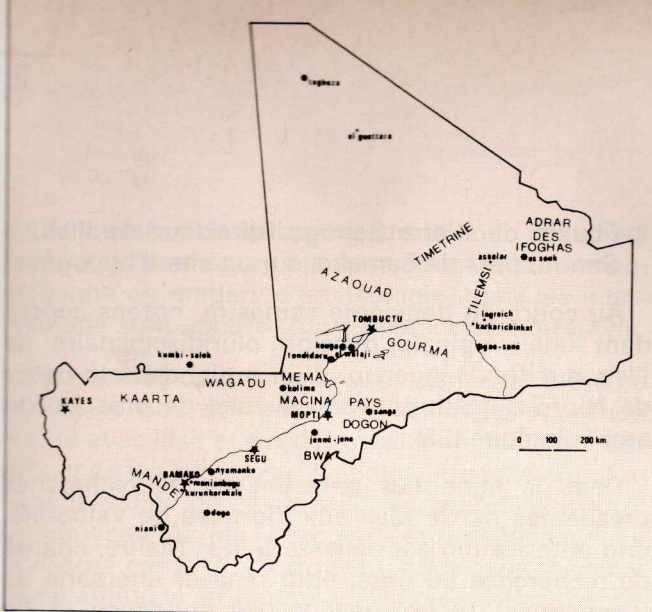
(11) FLIGHT (C.). — *Gao, 1972 : First Interim Report. A preliminary investigation of the cemetery at Sané*, *W. Afr. J. Archaeol.*, 5 (1975), pp. 81-90.

(12) PARIGI (M.). — *A propos d'un projet de fonctionnement d'un centre de recherches archéologiques*, *Études Maliennes*, n° 7, 1973, pp. 70-81.

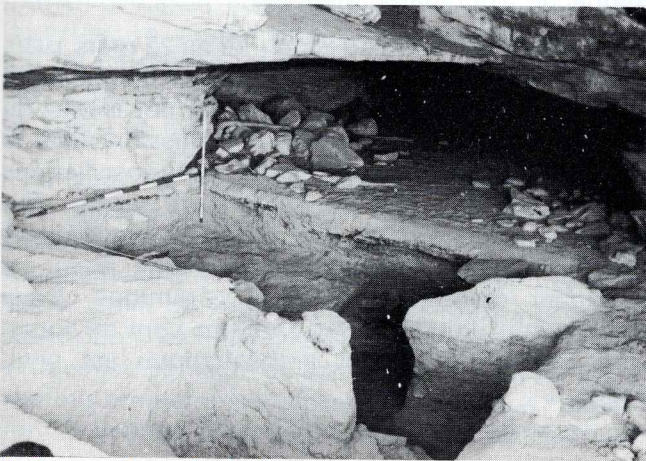
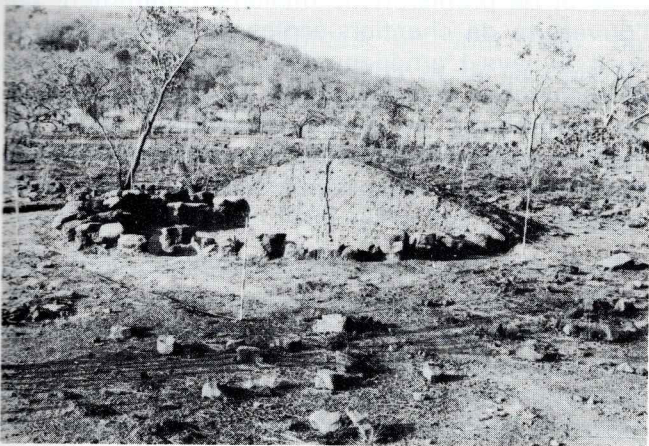
(13) LIESEGANG (G.) et SANOGO (K.). — *Céramique, tombeaux et autres traces de l'âge de fer à Dogo, cercle de Bougouni, région de Sikasso*, *Études Maliennes*, n° 21, 1977, pp. 48-59.

(14) FLIGHT (C.). — *Excavations at Gao (Republic of Mali) in 1974*, *Nyame Akuma*, 7, 1975, pp. 28-29.

(15) BEDAUX (R.M.A.), CONSTANDSE-WESTERMANN (T.S.), HACQUEBORD (L.), LANGE (A.G.) et VAN DER WAALS (J.D.). — *Recherches archéologiques dans le delta intérieur du Niger (Mali)*, *Palaeohistoria* XX, 1978, pp. 91-220.



Les petits points indiquent les sites préhistoriques, les gros points, les sites protohistoriques et historiques, l'étoile, les principales agglomérations.



De haut en bas : site de Ntondomo, site de Nyamanko, site de Mamanloufou.



n'existant pratiquement plus depuis 1974. Tout de suite une section histoire-archéologie est créée.

Le Mali a maintenant deux archéologues éprouvés et il peut compter sur le retour prochain d'autres en formation dans des universités françaises, pour assurer l'indispensable relève. Il y a aussi le cas des étudiants de l'École normale supérieure ayant choisi des thèmes d'archéologie comme sujet de mémoire.

Le Mali reste favorable à « l'internationalisation » des recherches archéologiques mais à la condition qu'elles entrent dans le cadre de conventions définissant clairement les obligations des parties prenantes, tant sur le plan du financement que sur celui de l'utilisation du matériel recueilli. On tient à réglementer le fonctionnement des missions étrangères pour éviter les éventuels abus.

Surtout, on envisage un programme strictement national, englobant un certain nombre d'opérations permanentes (inventaire de sites, sauvetages, classement du matériel) et des projets à long terme portant sur des régions prioritaires (projet « Mandé » par exemple) ou sur des thèmes spécifiques (projet « Hypogées », projet « Métaux ») (16). Cette volonté se concrétise rapidement.

À ce propos, le calendrier des années 1977 et 1978 est encourageant. Sur sept campagnes effectives, trois sont menées surtout par des nationaux (fouilles sur un des gisements préhistoriques de Manianbugu avec notre collaboration, recensement de sites autour de Fangala dans le cercle de Bafoulabé et fouilles à Dugurakoro auprès de l'Irmandio près de Bamako). Trois sont à direction étrangère :

- Mission américaine de R. et S. Mac Intosh sur le site de Jenné-Jeno, de février à mai 1977. Il s'agit de préciser l'occupation de ce grand tertre, long de 800 m, recouvert d'une épaisse couche de tessons de poterie et entouré d'un rempart en brique, considéré par les habitants comme l'emplacement de l'ancienne Jenné (17).
- Mission R. Haaland du Département d'archéologie de l'Université de Bergen (Norvège) sur un important site d'habitat et d'exploitation du minerai de fer dans le Mema avec notre collaboration, celle de Mamadi Dembelé de la Division du patrimoine et deux étudiants de l'École normale supérieure, janvier 1978 (18).

(16) KONARÉ (A.O.). — Recherches archéologiques au Mali, 1976, document ronéoté, 12 p.

(17) McINTOSH (S.) et (R.). — Initial perspectives on prehistoric subsistence in the Inland Niger Delta (Mali), *World Archaeology*, II, 2, pp. 227-243. Cette première fouille a fait l'objet aussi d'une communication : Jenné-Jeno : une ancienne cité soudanaise, lors du premier séminaire culturel de Jenné, 17 au 22 décembre 1980.

(18) HAALAND (R.). — Le rôle de l'homme dans l'évolution du milieu au Mema pendant l'ancien royaume du Ghana, document ronéoté Cipea, avril 1979, 20 p.

- Nouvelle mission Colin Flight sur la colline de Gao ancien, avec Mamadi Dembelé. Mars 1978 (19).
- Enfin, une mission mixte Annie Ravisé (Ifan de Dakar) et Oumar Konaré (Division du patrimoine), en avril 1978, avec pour objectif d'inventorier les sites préhistoriques de la rive droite de la Falémé.

La nomination d'Alpha Oumar Konaré comme ministre de la Jeunesse, des Sports, des Arts et de la Culture devait encore accélérer le processus.

Il représente lui-même le Mali aux journées d'études de Valbonne les 25 et 26 mai 1978 où il rappelle les grandes options du programme malien et se montre favorable à une politique de coopération avec la France dans le domaine des recherches archéologiques, le Mali ne pouvant financer seul de telles opérations (20).

Pour faciliter les relations de collaboration avec les instituts étrangers de recherche, assurer davantage d'autonomie à la recherche malienne, l'Institut des Sciences humaines est officiellement recréé en novembre 1978, sous la tutelle du ministère chargé des arts et de la culture, avec un département histoire-archéologie (21).

En décembre 1978, se tient à Bamako le deuxième Congrès de l'Association ouest-africaine d'archéologie regroupant près de quarante spécialistes, dont de nombreux chercheurs ayant travaillé sur le Mali. Cette rencontre est l'occasion de constater la vitalité de l'archéologie malienne (sept communications), tout en soulignant la nécessité d'une étroite collaboration entre pays africains sur le plan de la formation et de la recherche.

Les « retombées » de ce Congrès ne devaient pas être aussi bénéfiques qu'on l'espérait.

à la recherche d'un second souffle

En 1979, les difficultés de la conjoncture économique internationale empêchent la poursuite des habituels chantiers étrangers (hollandais, anglais). Les nouveaux problèmes financiers et politiques du Mali freinent les programmes de recherche de l'Ish. Une coopération s'impose.

Au cours du premier semestre, seulement deux petits chantiers sont financés par la Direction des arts et de la culture :

- Première campagne sur le plateau de Ntondomo et dans la vallée du Nyamanko, au sud de Diarrabugu, en aval de Kulikoro, placée sous l'égide de l'Ish, avec notre collaboration. Deux tumulus sont fouillés et un sondage stratigraphique est ouvert dans une grotte repérée sur le versant est du plateau, présentant d'abondantes traces d'occupation.

- Fouille de Klena Sanogo, directeur de l'Ish, à Senou, près de Bamako, sur un site d'hypogées.

Au cours du deuxième semestre, notons cependant une originale mission pluridisciplinaire de l'Ish, sur fonds Agecop, d'un mois, dans le cercle de Nioro du Sahel, avec un volet de prospection archéologique (22).

Dans la ligne des perspectives de recherches présentées par le Mali aux journées de Valbonne, une autorisation est délivrée à J.-P. Maître, chargé de recherches au Cnrs, pour réaliser une série de campagnes de prospection, de sondages et de fouilles dans le Sahara et le Gourma maliens. Cette action doit servir aussi à la formation d'archéologues et de préhistoriens maliens, notamment par l'ouverture de chantiers-écoles de fouille dans le nord du pays. L'aménagement d'un Centre régional de recherches archéologiques est envisagé à Gao. Ce programme ne devait fonctionner qu'un trimestre, suite aux difficultés incombant à une telle opération, dans une région très éloignée de la capitale.

En février-mars 1980, nouvelle collaboration avec la France, avec la venue d'une équipe du Groupe d'archéologie nucléaire d'Orsay-Saclay. Cette mission pense tirer profit des moyens modernes de l'archéométrie et de la radiométrie pour préciser la nature et l'âge des tertres associés au site mégalithique de Tondidarou, mentionné plus haut (23).

Au même moment, du 22 février au 22 mars 1980, N. Petit-Maire et J. Riser, à la demande du ministère des Arts et de la Culture, dirigeant, sur des crédits du ministère de la Coopération, une mission dans la région située à l'ouest de Tessalit sur les oscillations climatiques au cours du quaternaire récent. Plusieurs types de témoins sont observés, entre autres d'anciens sites d'occupation humaine avec un abondant matériel lithique et céramique. Deux tombes sont fouillées. Les analyses sont en cours. Une mission purement archéologique est envisagée.

(19) FLIGHT (C.). — Gao, 1978 : Third interim report, Further excavations at Sané, 9 p., présenté lors du deuxième Congrès de l'association ouest-africaine d'archéologie (décembre 1978).

(20) Voir Les recherches archéologiques dans les États d'Afrique au sud du Sahara et à Madagascar, 25-26 mai 1978, Cnrs, 1978, pp. 35-42.

(21) SANOGO (K.). — La recherche scientifique au sein du ministère de la Jeunesse : l'Institut des Sciences humaines, *Études Maliennes*, année 1979 n° 1, pp. 6-12.

(22) Notes relatives à une mission effectuée au Sahel Kingi 79, *Études Maliennes*, 1979, n° 4, pp. 3-47.

(23) SALIÈGE (J.-F.), PERSON (A.), BARRY (I.), FONTES (P.). — Premières datations de tertres pré-islamiques au Mali : site mégalithique de Tondidarou, *C.R. Acad. Sc. Paris*, t. 291 (8 décembre 1980), Série D, pp. 981-84.

(23 bis) Matériel lithique : relatif à une industrie de la pierre.

(24) HAALAND (R.). — Op. cit., préface, p. 2.

(25) Communication orale de McIntosh (S.). — Bamako, 1981. La prospection est développée dans le deuxième volume de McIntosh (S.) et (R.), *Prehistoric Investigations at Jenné, Mali*, Bar S 89, 1980, 541 p., Cambridge Monographs in African Archaeology 2.

(26) BEDAUX (R.M.A.), Tellem, Reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest africain..., 1972, pp. 166-169.

Les journées de Valbonne eurent donc des effets immédiats pour la reprise de la coopération franco-malienne en matière d'archéologie, mais les interventions sont encore trop dispersées à notre avis.

Pendant les deux premiers trimestres de la même année, se poursuit notre fouille, en collaboration étroite avec l'Ish et sur des crédits du ministère des Arts et de la Culture, sur le plateau de Ntondomo et dans la vallée du Nyamanko, en aval de Kulikoro. Un nouveau tumulus est complètement fouillé et un troisième carré (2 × 2 m) est ouvert dans la grotte afin d'affiner la stratigraphie. Un recensement et un levé planimétrique des tumulus sont effectués avec l'aide de deux étudiants de l'Eni, en quatrième année topographie.

Le départ d'A.O. Konaré, en août 1980, du ministère des Sports, des Arts et de la Culture, modifie brutalement la situation.

Aucune mission archéologique malienne n'est entreprise au cours des trois premiers trimestres de l'année universitaire 1980-1981. Les subsides se font rares.

R. et S. Mac Intosh reprennent le travail à Jenné-Jeno, au cours du premier semestre 1981, pour préciser la chronologie des dépôts et les données économiques reconnues en 1977. Le début de la campagne coïncide avec la tenue à Jenné d'un premier Séminaire culturel sur cette ville, joyau de l'architecture soudanienne, organisé par la Direction du patrimoine. Ouvert largement à la population, il permet de sensibiliser celle-ci aux questions d'histoire et d'archéologie.

Au vu de cet historique rapidement brossé, on se rend compte que le Mali a une longue tradition archéologique. Sous la colonisation, ce pays a été certainement le plus favorisé de l'Afrique occidentale au point de vue des fouilles. Après une brève interruption, les initiatives étrangères reprirent dans un nouveau contexte de collaboration. Devant leurs résultats éminemment scientifiques et sous l'impulsion de jeunes chercheurs nationaux fraîchement formés ou associés à ces travaux, l'archéologie prend une place dans les préoccupations nationales. Un programme de recherches est mis sur pied. Une telle volonté permettait d'augurer des développements importants surtout avec la nomination, en 1978, d'un archéologue à la tête du ministère chargé des arts et de la culture. En fait, depuis un an, avec le départ de celui-ci et les nouvelles orientations du ministère, cette politique est quelque peu en sommeil. La dynamique a cédé le pas à l'inquiétude. Ce répit nous apparaît l'occasion d'essayer de faire le point sur les véritables apports de ces recherches passées, ainsi que sur la situation présente et les perspectives de l'archéologie malienne.

le bilan

un champ d'investigation considérable...

La recherche archéologique se présente comme un outil d'investigation privilégié pour l'étude des sociétés anciennes ayant fonctionné dans le cadre de l'actuel territoire du Mali.

Son champ d'application apparaît extrêmement vaste depuis les multiples gisements de surface du nord, proches des dépôts lacustres, jusqu'aux modestes « tumu » du sud, cachés sous la savane, et ce, malgré les découpages frontaliers qui ont rejeté hors de ses limites les grands sites médiévaux de Kumbi Saleh et de Niani, intimement liés à l'histoire du pays.

Ce riche potentiel s'explique par de bien meilleures conditions climatiques et hydrauliques sur une grande partie du pays, il y a, à peine mille ans, sans que nous soyons obligés de remonter à l'optimum climatique du néolithique. Une étude récente, à base de photo-interprétation, a permis de recenser 280 sites archéologiques dans la plaine du Mema, zone aujourd'hui quasi désertique, « soit un site pour 1 800 ou encore une distance moyenne de 4,800 km entre deux sites voisins » (24). Le fleuve Niger, traversant le pays de part en part, joua un grand rôle. Il ne fut pas seulement un axe de circulation essentiel, mais son delta central et ses abords constituèrent encore un pôle d'attraction et de fixation considérable pour les groupes humains migrant vers le sud à la suite du dessèchement progressif des zones subsahariennes. Rien d'étonnant à ce que les emplacements d'anciens villages et les tumulus abondent dans toute cette partie du pays. 404 sites protohistoriques furent ainsi recensés dans une région de 1 100 km² au nord et à l'ouest de Jenné (25).

... mais des résultats encore très insuffisants

L'archéologie a déjà beaucoup apporté à l'histoire des cultures matérielles du pays.

C'est le cas, en particulier, pour la culture des Tellem, ces populations de cultivateurs qui ont précédé les Dogon, le long de la falaise de Bandiagara, du XI^e au XV^e siècles. Ils utilisaient les grottes pour l'emménagement des produits de l'agriculture et de la cueillette, dans de petites constructions en banco, mais aussi pour enterrer leurs morts. Des milliers de squelettes ont pu être examinés fournissant de solides données anthropométriques (26).

Les « toguéré » du Macina sont aussi mieux connus avec les fouilles de Szumowski et surtout les derniers travaux de R.m.a. Bedaux et R. et S. Mac

Intosh » (27). Les occupants de ces tertres surent profiter du fleuve et de la fertilité de la plaine d'inondation pour échanger leur surplus alimentaire (riz, mil, poisson) contre des produits non disponibles dans la région, comme le fer, le cuivre, la pierre. Cette activité explique sans doute le développement de certains centres comme Jenné-Jeno, véritable cité dès le deuxième siècle de notre ère, « bien avant les incursions arabes en Afrique de l'ouest » (28). La plupart de ces villes et villages furent abandonnés entre les XI^e et XV^e siècles, pour des raisons encore difficiles à déterminer. Malheureusement, le mauvais état de conservation des ossements humains dans les jarres funéraires n'a pas permis de pousser l'analyse anthropométrique.

Plus au nord, dans la zone des grands tumulus, près des lacs, aucune fouille n'a été effectuée depuis les travaux fructueux de Desplagnes et Mauny (29). La seule nouveauté est l'intervention d'une équipe du Groupe d'archéologie nucléaire à Tondidaru. L'étude minéralogique par diffraction des rayons X de la croûte superficielle des tertres montre que celle-ci a été cuite à partir de l'intérieur, conférant à ces élévations une structure de tumulus comme à Kouga. Les trois prélèvements de charbon dans les couches sous-jacentes donnent une datation du milieu du VII^e siècle, confirmant l'antériorité de ces monuments à la première incursion musulmane, déjà soupçonnée par R. Mauny (30).

Au sud de la haute vallée du Niger, les recherches systématiques conduites par Liesegang, Sanogo et Konaré permirent de définir une nouvelle culture archéologique protohistorique nommée « Culture des Hypogées », caractérisée surtout, comme son nom l'indique, par des nécropoles avec caveaux creusés dans la latérite, datées entre les VII^e et XI^e siècles. On accède à la chambre par un étroit puits souterrain. Les buttes d'habitation souvent associées à ces monuments funéraires furent moins étudiées, sauf celles de Dogo (31). L'étude de la céramique y est avancée. Certaines formes semblent strictement funéraires.

La nécropole de Ntondomo près du Nyamanko, en aval de Kulikoro, présente des formes de monuments funéraires différentes : tumulus de pierres sèches, tertres en terre avec cercle de pierres, « bazinas » à développement cylindrique. Le problème de leur datation est encore entier, faute de témoins biologiques. Par contre, dans une grotte d'habitat voisine, deux datations C 14 furent obtenues pour deux couches : VI^e et VIII^e siècles, avec un matériel céramique bien défini.

A côté de ces principales zones d'intervention, nous avons de vastes régions pratiquement vierges de toute recherche suivie comme le plateau manding pourtant berceau de l'empire du Mali, le Kaarta, le Wagadu, le pays Bwa et le Gourma.

Nous notons ainsi une disproportion des travaux entre la zone sahélienne et la zone soudanienne, au profit de la première. Ceci s'explique sans doute par l'aspect rebutant de la recherche en pays de savane où la prospection est difficile avec le couvert végétal. Les vestiges y sont généralement peu spectaculaires de par la nature des matériaux employés. Le banco des briques des murs abandonnés se confond très vite avec le milieu environnant. L'usage de la pierre se limite souvent aux substructions. L'action destructrice des termites et l'acidité des sols latéritiques, humides pendant une bonne partie de l'année, ne facilitent pas la conservation des ossements.

Disparité aussi entre les périodes. La préhistoire est le parent pauvre. La première fouille préhistorique vraiment scientifique date de 1972 (32). Auparavant, les collections sont le fruit de simples ramassages de surface, forcément sélectifs. L'attribution aux différents faciès se fonde alors sur des arguments purement typologiques.

La zone la mieux connue est le Tilemsi et ses abords, depuis Asselar jusqu'à Gao, avec les recherches et publications d'H. Lhote, R. Mauny, M. et J. Gaussen, A.B. Smith et A. Diop. On y trouve une succession d'industries depuis l'acheuléen jusqu'au néolithique récent.

Toujours dans le Sahara, l'Azawad est aussi connu pour ses gisements néolithiques bien différents de ceux du Tilemsi, avec en particulier une étonnante production de harpons en os.

Dans la partie occidentale et centrale du Mali, l'état des recherches préhistoriques est encore moins avancé. Seuls les importants ateliers de taille de Manianbugu près de Bamako commencent à être étudiés. Installés sur des filons de dolérite, ils produisaient surtout des outils allongés : haches, herminettes, pics, retrouvés aujourd'hui cassés. Sur certains gisements, au vu de la distribution en surface du matériel de débitage et de finition, on soupçonne une division des tâches pour accélérer le travail et le rendement. L'âge de ces ateliers n'a pas encore pu être défini avec précision. Cependant, des affinités certaines avec le gisement daté du cap Manuel au Sénégal les rattachent au néolithique (33).

Dans les grottes de la région de Bamako, nous notons un outillage microlithique en quartz. Il a été trouvé « in situ » dans des niveaux d'occupation à

(27) Voir les renvois des notes 5, 15, 17.

(28) MCINTOSH (R.) et (S.), Jenné-Jeno : Une ancienne cité soudanaise, Communication au séminaire de Jenné, p. 7.

(29) Voir notes 1 et 6.

(30) Voir note 23.

(31) SANOGO (K.). — La culture archéologique « Dogo » : quelques résultats et perspectives, *Études Maliennes*, 1980, n° 1, pp. 3-17.

(32) SMITH (A.B.), Op. cit., pp. 33-55.

(33) RAIMBAULT (M.) et DEMBELE (M.). — Les ateliers préhistoriques de Manianbugu (Bamako, Mali), à paraître dans le Bulletin de l'IFAN.

Kurunkorokale et dans le Nyamanko, associé à des pièces polies et à de rares tessons de poteries. Une étude sur cette industrie est en cours.

les moyens et faiblesses actuels

Face à cette situation, la principale structure de recherche est, depuis 1978, l'Institut des Sciences humaines avec une section histoire-archéologie regroupant trois à quatre chercheurs à temps complet. On peut aussi y ajouter quelques chercheurs isolés. Un tel effectif est bien sûr insuffisant pour faire face aux besoins réels de tout le pays. Il y a urgence à enrichir cette équipe de base avec la formation de nouveaux chercheurs sur place et en encourageant le retour des étudiants nationaux préparant des mémoires ou des thèses à l'étranger.

Au niveau de la section, les locaux sont trop exigus, insuffisants, pour assurer un travail sérieux. Il n'y a pas un minimum de laboratoire avec paillasse, étagères de rangements, binoculaire, produits... pour l'étude et la conservation du matériel, en particulier pour les analyses technologiques (outillage lithique, céramique, métaux). Il manque un véritable magasin pour l'entrepôt du matériel récolté. L'absence d'un spécialiste dans la restauration se fait sentir.

La documentation reste aussi fragmentaire. Le fond de cartes Ign au 1/200 000 est réduit et la couverture aérienne, pourtant importante pour le repérage des grands ensembles, fait complètement défaut. Les principales collections archéologiques (Bulletins de l'Ifan sauf les derniers numéros, Notes africaines, Journal de la Société des Africanistes, West African Journal of Archaeology, Nyame Akuma...) ne figurent pas dans les rayons. L'inventaire des documents et articles concernant les recherches archéologiques au Mali est à faire systématiquement.

Le matériel de terrain est tout juste suffisant pour une petite fouille. L'Institut ne dispose que d'un seul véhicule tout-terrain pour toutes les sections.

L'École normale supérieure, malgré le libellé de ses unités, Der ou Département d'enseignement et de recherche, est avant tout un centre de formation de professeurs du second cycle. Faute d'une véritable politique de la recherche et aussi à cause des éternels problèmes matériels, la part de la recherche y est très faible. Au sein du Der d'histoire-géographie, l'enseignement de l'archéologie se limite à 2 h par semaine en deuxième année sous forme d'un cours expliquant les méthodes et les objectifs de cette science et présentant les résultats des principaux travaux réalisés au Mali. En première année, l'initiation à l'archéologie se fait au

travers du cours de préhistoire africaine. Les étudiants ont la possibilité de préparer en quatrième année un mémoire d'archéologie (quatre mémoires en cinq ans) qui n'ouvre pas forcément l'accès à la recherche après la soutenance. Le projet d'une section ou d'une cellule archéologique s'est toujours heurté à des problèmes financiers.

Un autre travers est le manque de collaboration suivie avec les autres instituts ou centres de recherches nationaux (Sonarem, Dngm) ou internationaux (Cipea, projet Pirt) qui possèdent souvent une riche documentation susceptible d'être consultée. L'Ish pourrait profiter des nombreux déplacements effectués par ces chercheurs sur le terrain. L'enquête archéologique sur le Mema confiée à R. Haaland en 1978 fut une initiative de la Direction du Cipea au Mali.

La recherche archéologique malienne manque aussi d'antennes locales dans les différentes régions, aptes à prospecter, à recueillir au moins les informations. Il semble pourtant qu'il y ait de bonnes volontés prêtes à collaborer du côté des instituteurs, retraités et étudiants. L'expérience récente du Séminaire de Jenné montre que les notables peuvent aussi devenir coopératifs. La municipalité de cette ville est favorable à la construction d'un petit musée. On pourrait y adjoindre un dépôt archéologique et une salle de documentation pour les chercheurs de passage. Le musée de Gao est toujours à l'état de projet. Cette prise en charge du patrimoine par les populations locales est à encourager. La mise en place d'un réseau de correspondants rendrait à la longue d'incalculables services.

En fait, la plupart de ces problèmes sont implicites au faible budget du ministère des Sports, des Arts et de la Culture, en grande partie absorbé par les dépenses de fonctionnement et les sports. Aussi le Mali est-il obligé de faire appel aux sources de financement et à l'assistance étrangères pour ses opérations de recherches.

les perspectives de recherches

un programme d'inventaire des sites archéologiques en coopération avec la France

En 1979, les cadres maliens de la recherche archéologique élaboraient un plan quinquennal d'inventaire du patrimoine archéologique de leur pays. Dans la ligne des journées de Valbonne, il faisait l'objet d'une demande de participation lors de la Commission mixte franco-malienne. Le projet initial prévoyait des campagnes annuelles de prospection et de fouille sur des secteurs géographiques

définis, avec une première année de fonctionnement dans le Mandé.

La coopération semblant favorable au financement de ce projet, en octobre 1980, deux archéologues français, MM. Gouletquer et Hesse, effectuaient une mission d'évaluation au Mali. L'intégration d'archéologues français au programme est envisagée. Il devait en sortir un rapport définissant les participations réciproques et proposant, après analyse de la situation, une nouvelle orientation aux caractères du projet en suggérant des priorités thématiques, valables pour l'ensemble du territoire, et non point des priorités d'intervention régionales, changeant chaque année, comme envisagées initialement (34).

Étant donné les réponses tardives du Mali à ces propositions, la procédure de mise en route semble bloquée.

Pourtant, la réalisation de ce programme, avec la collaboration financière et scientifique de la France, apparaît impérative. Elle permettrait de relancer la recherche archéologique dans un pays aux moyens limités.

Elle donnerait un cadre cohérent à une recherche archéologique longtemps dispersée, tout en permettant la formation méthodologique et pratique des jeunes chercheurs maliens associés au programme. La prospection rigoureuse dans certaines zones défavorisées à ce jour, avec l'aide de la cartographie, solutionnerait bien des problèmes sur les mouvements de population extrêmement complexes dans ce pays, la délimitation des « provinces culturelles » et les acquis technologiques. L'inventaire pourrait encore orienter les programmes des missions étrangères et centraliser leurs données dans un système de codage normalisé. Les campagnes de fouilles nationales viendraient ensuite en portant sur des témoins réellement représentatifs.

la multiplication des repères chronologiques

En dehors de la prospection systématique, un des points sur lequel devrait intervenir en priorité le programme archéologique malien est la datation. L'absence de repères chronologiques est l'un des handicaps majeurs pour les chercheurs et historiens travaillant au Mali. Pour plusieurs régions, nous n'avons pas une seule datation absolue au C 14. On peut envisager des datations ponctuelles comme vient de le faire l'équipe de Saclay-Orsay pour Tondidaru ou mieux des datations à base stratigraphique comme le firent R. et S. Mac Intosh pour l'important site de Jenné-Jeno, permettant en outre de préciser l'évolution du contenu matériel sur les

cinq mètres de dépôts culturels. Grâce à une série de neuf datations au radiocarbone, les sondages révélèrent quatre phases d'occupation s'étendant du III^e siècle av. J.-C. au XIV^e siècle ap. J.-C. (35). Dans ce sens, des accords devraient être conclus avec des laboratoires spécialisés français ou autres. De nouvelles méthodes comme la datation par thermoluminescence pourraient être appliquées à des formes de vestiges courants au Mali, comme les fourneaux ayant gardé, tels que la céramique, « la mémoire d'un dernier chauffage à haute température ». Récemment, la présence dans une série acheuléenne de Lagreich de deux bifaces en silex présentant des traces de brûlage a permis d'expérimenter une datation absolue par thermoluminescence. Les manipulations furent effectuées au laboratoire de cristallographie et physique cristalline de la Faculté des Sciences de l'Université de Bordeaux I, selon la méthode mise au point par M. Schvoerer et son équipe. La date obtenue : $282\ 000 \pm 56\ 000$ BP est la plus ancienne connue à ce jour pour un matériel trouvé au Mali (36). Nous savons aussi que treize datations par la méthode de thermoluminescence ont été réalisées sur des échantillons de statuettes en terre cuite dites de Jenné. Leur datation se concentre aux XIV^e et XV^e siècles (37).

Autres champs d'action

- L'étude typologique de la céramique est aussi souhaitable, en soumettant les échantillons prélevés dans les fouilles à une très fine analyse descriptive (traits morphologiques et dimensions). Elle permettrait de différencier des groupes homogènes, propres aux anciennes cultures à des époques différentes. Déjà les collections de céramiques anciennes du musée de Bamako révèlent une très grande diversité régionale. Les études sont assez avancées pour le Macina et la région de Dogo. On peut imaginer la mise en place d'un fichier reproduisant sur cartes perforées les informations recueillies, associé à une documentation photographique.

(34) GOULETQUER (P.), HESSE (A.). — Rapport de mission sur l'inventaire du patrimoine archéologique du Mali, document Cnrs/ministère de la Coopération, 26 p.

(35) McINTOSH (R.) et (S.). — Op. cit., pp. 3-4.

(36) DIOP (A.). — Une nouvelle datation de l'acheuléen en Afrique de l'Ouest, *Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines de Dakar*, n° 10, 1980, pp. 283-291.

(37) BEDAUX (R.M.A.) et alii. — Recherches archéologiques dans le delta intérieur du Niger, p. 186.

(38) Notons les travaux de GALLAY (A.). — La poterie en pays Sarakolé (Mali, Afrique occidentale), *Journal de la Société des Africanistes*, T. XL, 1, 1970, pp. 7 à 84, et RAIMBAULT (M.). — La poterie traditionnelle au service de l'archéologie : Les ateliers de Kalabougou (cercle de Ségou, Mali), à paraître prochainement dans le Bulletin de l'IFAN.

(39) McINTOSH (R.) et (S.). — Op. cit., p. 4.

(40) HAALAND (R.). — Op. cit., pp. 10-12.

(41) Deux colloques internationaux se tinrent à Bamako, en 1975 et 1976, portant sur les grands empires de la Boucle du Niger. Un troisième eut lieu à Niamey en 1978.

Pour l'interprétation technologique les enquêtes de type ethnologique sur les ateliers traditionnels rendraient d'appréciables services (38).

- Le problème de la métallurgie du fer attire de nombreux chercheurs africains. Au Mali, A.O. Konaré et K. Sanogo y attachent une grande importance. Un projet « Métaux » figure dans les priorités du premier programme malien. On doit s'attendre à de nombreuses précisions dans les années à venir non seulement sur les origines et les migrations des groupes forgerons, mais aussi sur l'évolution des techniques. Dans les niveaux les plus profonds (environ 250 av. J.-C. - 50 ap. J.-C.) de Jenné-Jeno, S. et R. Mac Intosh ont trouvé du fer et des scories (39). Ce résultat bouleverse l'idée généralement admise que le travail du fer s'est répandu en Afrique occidentale vers le milieu du premier millénaire. Dans le Mema, les recherches de R. Haaland révélèrent une exploitation intensive du fer, quasiment industrielle, au moment de l'empire du Ghana. Elle pense que cette forte production, sans doute à mettre en rapport avec la puissance militaire de cet État, eut des conséquences désastreuses sur l'environnement écologique (40).

Par contre, le problème de l'extraction de l'or et son industrie — fondement de la puissance des Mansa du Mali évoqué par les chroniqueurs arabes — n'ont pas fait l'objet d'investigations particulières. Plusieurs zones d'anciens placers sur le Haut-Niger ou le long de la Falémé mériteraient une reconnaissance systématique.

- L'étude toponymique à des fins archéologiques est encore une matière complètement négligée au Mali. Elle devrait beaucoup apporter pour l'histoire des mouvements et brassages de populations, les grands axes commerciaux comme la route du sel. Certains étudiants de l'École normale supérieure envisagent de travailler sur cette passionnante question et cartographier leurs résultats.

- La quête systématique des traditions orales est, par contre, plus avancée au Mali. Son rôle comme source de l'histoire africaine n'est plus à démontrer depuis les travaux de C. Monteil sur les Empires du Mali et plus récemment les programmes de la Fondation Scoa confrontant traditionnistes et historiens (41). Cependant, il faut multiplier ces séances avant que ces derniers détenteurs du savoir historique — griots ou vieux des villages — ne disparaissent. Les enregistrements seront ensuite transcrits et critiqués comme de véritables documents d'archives. A l'archéologie reviendra le rôle de vérifier les éventuelles données pouvant l'intéresser : emplacements de sites, modes d'inhumation, mécanismes économiques, précisions technologiques.

en conclusion

De grandes possibilités s'ouvrent donc à l'archéologie malienne, pas nécessairement à grands frais. Sa chance est d'avoir un terrain quasiment vierge et une structure de recherche qui ne demande qu'à fonctionner et qu'à se développer. En 1976, le Mali se donnait un programme national de recherche archéologique en définissant plusieurs priorités. Aujourd'hui, la priorité semble accordée aux prospections dans le but de dresser un inventaire exhaustif des sites. Son principal problème réside dans le manque de moyens pour permettre aux missions de se dérouler correctement et pour assurer la formation de ses chercheurs. L'ish a le plus urgent besoin de disposer de crédits de recherche et d'équipement incomparablement plus élevés que ceux qui lui sont actuellement dévolus. Des résultats encourageants ont été obtenus ces dernières années, il serait préjudiciable pour la connaissance du passé de ce pays d'en rester là. Il y a encore le peu d'intérêt manifesté par l'opinion publique. Dans ce sens, l'inauguration prochaine du nouveau musée de Bamako devrait sensibiliser les masses et les responsabilités nationales au plus haut niveau à tous ces problèmes de recherche et de patrimoine. Des expositions temporaires pourraient présenter les résultats des missions archéologiques en cours. Nous comptons beaucoup sur la politique d'aide et de coopération scientifique, seul moyen de permettre au Mali de réaliser l'essentiel de ses programmes. Une collaboration est aussi souhaitable au niveau des États africains voisins, en confrontant les expériences pour une meilleure approche du terrain, en élaborant des programmes interrégionaux, en facilitant les échanges entre chercheurs et techniciens, en subventionnant certaines opérations de sauvetage. Le troisième Congrès de l'Association ouest-africaine d'archéologie, en décembre 1981 à Dakar, visera certains de ces objectifs en se penchant sur les problèmes de la formation des archéologues africanistes.

Michel RAIMBAULT.

